

L'ordre et le désordre sont deux notions indissociables. Si, à la manière d'une prophétie à la J.K. Rowling « l'un ne peut vivre tant que l'autre survit », il est évident qu'ordre et désordre sont intrinsèquement liés. Mais c'est aux figures du désordre que sera essentiellement consacré ce dossier. Car, depuis quelques décennies et plus encore ces dernières années, ces figures sont entrées dans une nouvelle ère et, pour une grande part, se sont révélées sous un tout nouveau jour. Le vampire, la sorcière, ou encore le Diable lui-même, sont autant de symboles du chaos qui, depuis une génération, ont considérablement évolué. Certains deviennent absolument inoffensifs, acquérant par là-même une notoriété nouvelle, d'autres ont beau rester absolument diaboliques, on ne cesse de les admirer. Mieux encore ; ces figures deviennent plus humaines et se rapprochent de plus en plus de tout un chacun. La proximité nouvelle entre la part d'ombre de l'être humain et ces méchants portant en eux une part d'humanité rend ces derniers d'autant plus séduisants qu'elle s'oppose ainsi à une certaine morale qui ne pardonne aucun travers de l'âme humaine. Est-ce qu'il sommeille en nous tous une figure du désordre en puissance ? « Grandeur et misère de l'homme » ainsi que l'exprimait le philosophe Pascal ; l'homme est fait d'autant de défauts que de qualités indiscutables et indissociables, une fois encore. Bon et mauvais. Bien et mal. Yin et Yang. Ordre et désordre. Ainsi, le « méchant-pas-beau », comme on peut le surnommer familièrement, est à la mode. Car, oui, ces figures ancestrales de l'épouvante, que la littérature et le cinéma nous ont fait maintes fois détester et adorer tout autant, sont, en ce moment, à la pointe de la tendance. On les aime, on les admire, on les adore. Alors, si ces figures ancestrales deviennent nos héros d'aujourd'hui et de demain, qui va bien pouvoir occuper leur poste, laissé vacant ? La place est-elle seulement vraiment libre ?

« Deux dangers ne cessent de menacer le monde ; l'ordre et le désordre »

Paul Valéry

« On se fait une idée précise de l'ordre, mais non pas du désordre »

Jacque-Henri Bernardin de Saint Pierre, Extrait de Paul et Virginie

**« Le monde est un chaos, et son désordre excède tout ce qu'on voudrait y
apporter remède »**

Pierre Corneille, Extrait de La Veuve

**« L'ordre est le plaisir de la raison, mais le désordre est le délice de
l'imagination »**

Paul Claudel, Extrait du Soulier de satin

« Du point de vue de l'homme, l'Ordre est né du Désordre »

Pierre Lecomte du Noüy, Extrait de L'Homme et sa destinée

« Le désordre est simplement l'ordre que nous ne cherchons pas »

Henri Bergson, Extrait de La pensée et le mouvant

Qu'est-ce qu'une figure du désordre ?

Elles sont nombreuses et loin d'être aussi abstraites que le désordre seul. Au contraire, elle le personnifient. Elles peuvent prendre la forme d'un homme fou, d'un monstre de légende ou, pis encore, de la mythique Faucheuse, de l'Enfer, la damnation éternelle, le Diable...

La dimension diabolique est, effectivement, très présente dans la figure du désordre. Lucifer, de part son nom (« le porteur de lumière ») et tout ce qu'il évoque, est la figure du désordre la plus célèbre et emblématique qui soit. A la fois terrifiant et séduisant, il est le monstre idéal, capable de nous attirer dans ses filets en toute circonstance. Il est l'épée de Damoclès qui n'attend qu'un faux pas de notre part pour nous tomber dessus. Le problème avec l'ordre, le bon, le bien, étant qu'il est indissociable du désordre, du mauvais, du mal ; après l'orage vient le beau temps, après la nuit vient le jour... Oui ! Encore faut-il survivre à la tempête ou passer la nuit. Mais comment ce Lucifer, ce diable, ce Satan peut-il être aussi dangereux ? L'est-il vraiment ? A-t-on déjà vu la Bête surgir des tréfonds de la Terre pour nous punir d'avoir succombé à la Tentation ? L'Ange déchu dort-il sous notre lit, veillant sur nos songes les plus noirs pour nous attaquer plus efficacement au petit matin ? En plus de le plaindre sincèrement de tout ce qu'il pourrait trouver dans ma caboche, j'ai peur qu'il ne finisse par rencontrer l'assez peu commode Croque-Mitaine, censé déjà occuper la place... Mais ne les ayant jamais croisé ni l'un, ni l'autre, j'en reviens à ma question et je la pousse plus loin ; est-il si dangereux qu'on l'a tant dit ou sommes-nous seulement en train de passer à autre chose ? Car qui, aujourd'hui, craint encore le Diable, l'Enfer ou n'importe laquelle de ses formes monstrueuses ; comme cela pouvait encore être le cas il y a un siècle et demi ? Peut-être craignons-nous encore ce qu'il symbolise, cependant ; le chaos, la douleur, la souffrance, le néant, l'apocalypse ou encore la mort, elle-même. Tout cela peut même être fort joliment présenté, enrobé dans un bel emballage, une belle boîte, quelque chose de vraiment séduisant, à première vue. Par exemple, quelque chose de « trop beau pour être vrai ». C'est effrayant, inquiétant et nous savons pertinemment que, peut-être, nous serons déçus ou pis encore mais c'est tellement beau, tellement bon... que nous y succombons. Ou peut-être pas, d'ailleurs ! Mais, alors, nous avons toutes les chances d'avoir des regrets, des remords et peut-être de nous morfondre jusqu'à la fin de nos jours. Peut-être, peut-être pas ; c'est là tout l'enjeu. C'est la toute la dualité qui existe dans le personnage de Lucifer et qui personnifie cette expérience.

Ainsi se présente la figure du désordre ; elle est diabolique dans le sens où elle n'est pas nécessairement terrifiante, à première vue. Elle peut même s'avérer particulièrement séduisante tout en dissimulant en elle ce qui mauvais, mal ; la nuit, la tempête, ce qui nous fait peur ou nous fait souffrir... Elle est le risque, l'inconnu, l'étranger. Et même si nous détruisons peu à peu les personnifications que les générations passées ont créé pour l'illustrer, nous n'en sommes pas moins encore très friands à notre façon.



Statue de Lucifer dans la cathédrale St-Paul de Liège

« Mieux vaut régner en enfer que servir au paradis »

John Milton, Extrait du Paradis perdu

Lucifer est un nom propre qui signifie "**Porteur de lumière**" (étymologie latine : Lux (lumière) - Fero (porter)).

Lucifer est, dans un premier temps, un personnage des mythologies romaine et grecque, **dieu de lumière et de connaissance**. Des associations auxquelles on ne penserait plus à le rattacher aujourd'hui. A l'origine, Lucifer est même **l'un des noms que les latins donnaient à l'étoile du matin**, autrement dit la planète Vénus. Vénus était appelée Vesper quand elle devenait étoile du soir.

Lucifer est, selon la tradition chrétienne, **un puissant archange qui fut déchu à l'origine des temps** pour s'être rebellé contre Dieu et l'avoir défié par orgueil, entraînant dans sa chute les anges rebelles. Lucifer n'est pas mentionné dans la Bible mais il est généralement assimilé à **Satan**, et désigné dans l'Apocalypse selon Saint Jean sous les noms de "**Grand dragon**" et d'"**Antique serpent**". Dans le texte du prophète Isaïe, il représente l'hybris, le « **péché d'orgueil** », et la volonté du roi de Babylone de s'élever au-dessus de sa condition d'homme pour dépasser Dieu. Plus ambigu, il se trouve que l'on retrouve bien les termes de « porteur de lumière » ou d'« étoile du matin » dans le Nouveau Testament ou dans l'Apocalypse et que ces deux expressions font directement référence à Jésus.

Les méchants-stars, les méchants-héros

S'il est bien une « sous-culture » qui apprécie tout particulièrement la figure du désordre, c'est bien celle que l'on surnomme celle des « Geeks » mais qui, en réalité, est une culture populaire bien plus généraliste et fédératrice. C'est à travers l'apparition de cette culture et le développement qu'elle a entraîné, ouvrant sur une nouvelle vision du monde et de l'imaginaire, que la figure du désordre s'est le plus développée ces dernières décennies.

On peut avoir tendance à l'oublier mais le désordre – et plus spécifiquement ici la figure du désordre – est primordial dans les romans et les films populaires. Que seraient tous ces récits si le Bien ne triomphait pas du Mal ? Mais, surtout, que serait Batman sans le Joker ? Superman sans Lex Luthor ? Les Jedi sans Dark Vador ? Harry Potter sans Voldemort ? Ces couples célèbres, issus pour la plupart de l'univers de la bande dessinée, forment des binômes inséparables et aussi certainement indissociables que l'ordre et le désordre eux-mêmes.

Le manichéisme dans tout ce qu'il y a de plus simple. Les œuvres qui en utilisent les ficelles se multiplient pourtant. Les comics, en particulier, mais aussi les plus gros succès de ces dernières décennies comme Star Wars ou Harry Potter. Le cinéma populaire est particulièrement friand de cette recette millénaire mais depuis les débuts de la génération de la bande dessinée, qu'on surnomme aujourd'hui les no-lives et autres « geeks » même si cela n'a que peu de rapport avec la réelle signification du terme stricto sensu, on en a complètement fini avec les limites nettes et bien définies entre le Bien et le Mal. Le Méchant, en particulier, est de plus en plus humain. On lui découvre des qualités et même s'il reste le méchant de l'histoire, ses défauts, ses réactions et ce qui l'a conduit à devenir un « monstre » sont diablement humains. La figure du désordre reste primordiale puisqu'elle permet, tôt ou tard, au héros de gagner – même si le héros, lui aussi, est de moins en moins parfait -, mais on insiste davantage sur sa psychologique et on justifie ses actes, chose impensable il y a encore peu de temps. Il n'est plus un monstre assoiffé de sang qui ne vit que pour le plaisir de détruire et de laisser échapper des rires sardoniques. Bien souvent, il n'est même qu'un « pauvre type » qui a fait des mauvais choix, ou n'en a pas eu.

Parmi les exemples les plus représentatifs ? Prenons le plus connu d'entre tous ; Dark Vador. Avant de devenir le tyrannique chef de l'Empire Galactique, c'est un homme et, plus exactement, un Jedi, au service de la justice. Il est chargé de protéger et de défendre la République en respectant les dogmes précis de l'Ordre des Jedi, censé faire de lui un défenseur idéal et incorruptible. Seulement voilà ; Anakin Skywalker, avant de devenir Dark Vador, est humain et, en tant que tel, il a des émotions, des sentiments qui ne correspondent pas à l'idéal imaginé par les Jedi. Si d'autres que lui, comme son mentor, Obi-Wan, sont capables de faire abstraction de leurs propres besoins et envies pour se mettre entièrement au service de la République, Anakin, lui, ressent le besoin de s'imposer en tant qu'individu et de protéger ce qui lui importe même si, pour cela, il doit mettre à mal tout son monde et passer du « côté obscur de la force ». Pour sauver sa femme – qu'il n'était déjà pas censé épouser puisqu'elle constitue un point faible pour le guerrier Jedi qu'il est – il ne va pas hésiter à « donner son âme au Diable », ici représenté par le Sénateur Palpatine qui deviendra, par la suite, l'Empereur et ne cessera plus jamais de lui donner des ordres et de le pervertir toujours un peu plus. Pour autant, sous le casque de Dark Vador, ne reste-t-il pas un peu du jeune Anakin ? Il semble bien que si puisqu'il ne pourra jamais se résoudre à tuer son fils, Luke. Au contraire, il n'hésitera pas à se sacrifier pour le sauver.



Dark Vador / Anakin Skywalker dans Star Wars

Le personnage maléfique de cette histoire se trouve, donc, être un homme dans toute sa complexité ; tiraillé entre ce qu'il doit faire et ce qu'il veut faire. Il aurait dû, pour commencer, se consacrer uniquement à sa tâche de Jedi mais il est tombé amoureux. Cela faisait-il nécessairement de lui un être mauvais ? L'amour, la passion sont autant de sentiments, de sensations que l'on considère depuis toujours comme représentatifs d'un désordre intérieur, d'autant plus qu'ils peuvent mener à la souffrance, à la douleur, au déchirement... Le sentiment amoureux est dangereux. Il peut s'avérer diablement merveilleux et, tout autant, merveilleusement diabolique. C'est ce sentiment qui va conduire Anakin Skywalker à faire le mal. C'est également ce sentiment, d'ailleurs, qui va faire du Comte Dracula un vampire, preuve que la recette n'est pas nouvelle, mais qu'elle va n'avoir de cesse de se développer au cours du XXe siècle jusqu'à aujourd'hui. Même si le destin de la figure du vampire va être un peu différente de celle des autres figures du désordre, cela montre que la génération actuelle fait beaucoup appelle à l'héritage romantique du XIXe siècle qui, grâce à elle, prend un nouvel envol plus « populaire » et, donc, peut-être plus fédérateur. De là à parler des nouveaux « romantiques » plutôt que de « geeks », de « no-life » et autres « nerds » ? L'expression aurait au moins le mérite d'être moins péjorative.

Mais, justement, pendant longtemps, le « gosse dopé à la pop-culture » est une sorte de figure du désordre au milieu d'une société qui ne lui ressemble pas et ne veut pas de lui. Difficile de trouver sa place dans une vie bien rangée quand on rêve secrètement de devenir un super-héros (ou un super-méchant, d'ailleurs)... Et, de toute façon, ça ne l'intéresse pas. Or, dans la première moitié du XIXe siècle, apparaît le drame romantique. La jeunesse romantique ne se sent alors pas à l'aise dans l'époque où elle vit et est donc à la recherche d'actes héroïques ; elle refuse tout ce qui est cher aux classiques (par exemple, le théâtre classique avec toutes ses règles et ses contraintes) et redécouvre avec un plaisir certain le théâtre Shakespearien pour le prendre comme modèle. Aujourd'hui, et ce depuis déjà plusieurs décennies, le modèle se répète, d'une certaine façon. D'abord rejeté et fortement critiqué par la masse, les héros d'une génération deviennent aujourd'hui des super-héros qui ne cessent d'étendre leur notoriété. Il faut dire que le « geek » n'est plus un archétype ou une anomalie résumée à un comportement ou ses attributs physiques, mais l'acteur/auteur d'un patrimoine coexistant avec le reste du monde et une vraie star de cinéma. Alors ceux qui étaient auparavant uniquement connus et appréciés par ces prétendus « no-life » sont aujourd'hui en tête d'affiche de tous les cinémas du monde ; Spiderman a clairement rouvert les vannes bouchées puis ont suivi Batman, Ironman, les X-Men ou même Hulk. Chacun de ces héros sont redécouverts au cinéma dans tout ce qu'ils ont de plus humains et de surnaturels avec un succès inimaginable pour ceux qui, malgré les railleries, les suivaient depuis leurs premières heures, dans

les pages des Comics aujourd'hui collectors. A chaque fois, c'est également tout un lot de supers-méchants qui débarquent sur nos écrans. Ainsi, lors de la sortie du dernier Batman (sous-titré The Dark Knight, non sans évoqué clairement l'ambiguïté du personnage à lui seul), ce sont biens les méchants qui avaient le beau rôle. Le Joker, tout particulièrement, tirait son épingle du jeu en semant un désordre jubilatoire sur son passage. Feu son interprète, Heath Ledger, étant salué largement par les critiques et les spectateurs pour avoir réussi à jouer la folie pure du personnage.

« *Why so serious ?* »

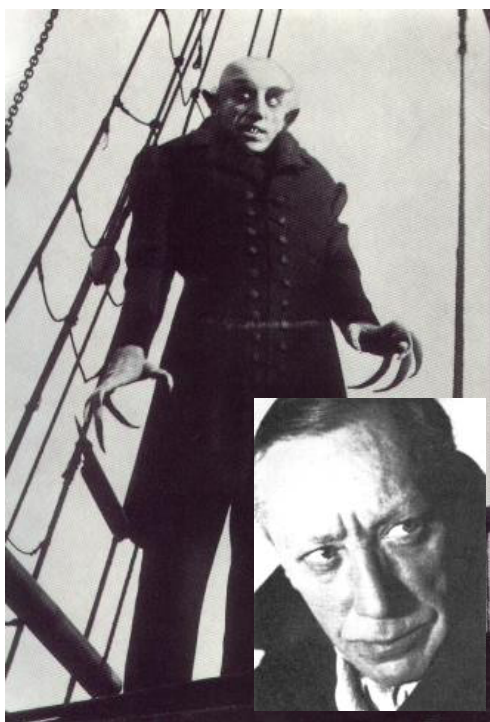
Le Joker, Extrait de Batman, The Dark Knight



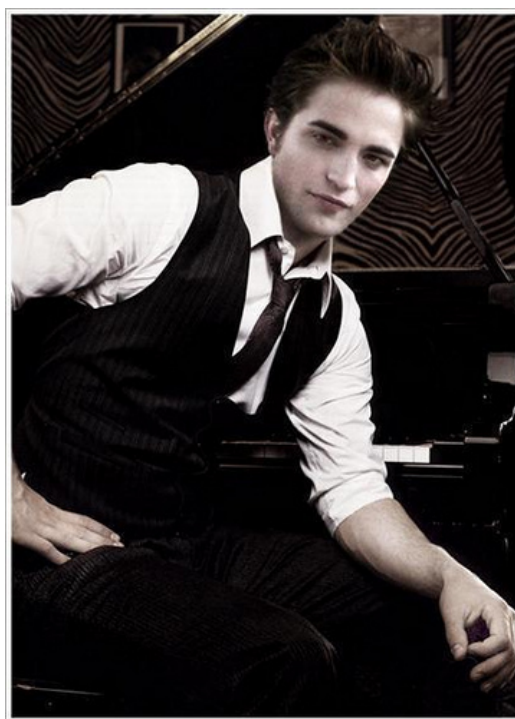
Heath Ledger et son personnage, le Joker dans
Batman, the Dark Knight

On peut d'ailleurs remarquer qu'il n'est pas rare que le « méchant » de l'histoire soit masqué ou maquillé. Dark Vador porte un casque mais il a, de toute façon, été complètement défiguré par la lave. Il n'a clairement plus figure humaine. Le Joker, lui, cache son vrai visage, également défiguré par des balafres le long de ses joues, sous un épais maquillages de clown. Son interprète est ainsi méconnaissable. Dans Harry Potter, le mage noir qui se fait appeler Lord Voldemort a également perdu ses traits en ne réussissant pas à tuer son ennemi, au profit d'un clair rapprochement avec ceux d'un serpent. Pourtant, Anakin Skywalker comme Tom Jedusor (identité réelle de Lord Voldemort) était de séduisants jeunes hommes avant que leurs destins ne basculent. Passer du côté obscur a des conséquences indéniables et même si ces personnages sont appréciés du public, on lui conseille tout de même de ne pas faire les mêmes erreurs s'il ne veut pas finir comme eux. Être fasciné, d'accord, mais jusqu'à un certain point, sans franchir la limite.

Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de nos démons, sorcières et autres monstres qui nous faisaient délicieusement trembler ?



Le terrifiant Nosferatu de 1922 et son interprète, l'acteur allemand Max Schreck



Avec ou sans maquillage, le vampire Edward Cullen ou son interprète, l'acteur britannique Robert Pattinson

Qui craindrait encore, aujourd'hui, de croiser un ténébreux vampire dans une ruelle sombre ou un curieux bonhomme armé d'un bout de bois censé pouvoir vous ensorceler ? Mieux ; qui ne souhaiterait pas – même sans oser l'avouer vraiment – posséder le charme hypnotique des buveurs d'hémoglobine du moment ou même les lunettes du plus célèbre des sorciers pour un peu qu'elles apportent leur lot de sympathiques – et parfois carrément pratiques – pouvoirs magiques ?

Ils s'appellent Harry Potter, Edward Cullen, Mick St John ou, plus simplement... Bill. Ils ont des muscles et des dégaines de mannequins. Ils plaisent – beaucoup – aux filles. Ils sont les héros des livres, films et séries qui cartonnent en ce moment.

Certes, le vampire a toujours bénéficié d'une aura particulière. Il est effrayant mais terriblement séduisant. Le plus célèbre d'entre tous, d'ailleurs, Dracula, est, dans le roman de Bram Stoker, ce que l'on pourrait appeler familièrement « un grand romantique », tel qu'on peut encore l'entendre aujourd'hui. Bien loin du monstre assoiffé de sang qu'en a parfois fait le cinéma, il est mort – ou « non-mort » – d'avoir trop aimé. Le romancier s'est pourtant inspiré d'un homme tout à fait réel et bien tristement célèbre pour sa cruauté afin de créer son personnage ; Vlad Tepes, dit l'Empaleur, fils d'un certain Vlad le Diable au sobriquet tout aussi sympathique, qui lui valut de se voir associer un autre surnom devenu pour le moins célèbre : « Draculea », le « fils du Diable », devenu par la suite « Dracula ».

En dépit de cela, les deux personnages n'ont pourtant que peu de points communs. S'ils vivent bien dans des régions proches et qu'ils ont tous deux connus la guerre, leurs destins sont bien différents et ce n'est pas pour sa cruauté que le vampire restera célèbre mais bel et bien pour sa complexité ; s'il n'est plus, à proprement parler, un être vivant et, a fortiori, un être humain, le Comte Dracula – et le vampire de façon globale depuis lui – est « le monstre » qui s'en rapproche pourtant le plus. Ses émotions exacerbées ont fait de lui un non-mort mais les raisons de son déclin – l'amour, la douleur de sa perte – sont profondément humains.

Alors, a-t-on jamais vraiment craint le vampire ? Il est vrai que le monstre au teint livide qui se baladerait toute canine dehors pour sucer le sang des passants a de quoi faire frémir et de nombreuses adaptations du mythe utiliseront ces caractéristiques du vampire pour faire crier de terreur les amateurs d'horreur, jusqu'à encore récemment avec Dracula 3000. Ce film n'hésite pas à transférer Dracula dans l'espace, au sein d'un vaisseau spatial abandonné où, bien sûr, il est chassé

par son plus grand ennemi, Van Helsing. Bram Stoker aurait-il apprécié ? En tout cas, le film n'aura pas un grand succès.

Au contraire, d'autres adaptations du mythe vampirique ont fait leur apparition et, elles, créent un véritable engouement. Le point de départ de tout cela ? La saga littéraire Twilight de Stephenie Meyer. Best seller du moment, les livres revisitent l'idée que l'on peut se faire du vampire ; s'en est fini du monstre, il devient un être absolument merveilleux et, par extension, petit-ami idéal des adolescentes, voire personnification du grand amour pour leurs mamans. Il conserve les défauts de sa condition – il doit boire du sang pour survivre – mais il les combat pour être plus humain – il boit donc du sang animal pour épargner ses anciennes proies. L'on est bien loin du château perdu au fin fond de la Transylvanie quand, dans la petite ville de Forks, aux Etats Unis (peut-être pas plus facile à dénicher sur une carte que la Transylvanie, pour beaucoup, d'ailleurs, avant la parution des livres), débarque la jeune Isabella Swan qui, rapidement, va tomber amoureuse d'un des vampires, Edward, habitant la région avec toute sa famille. Car, oui, ces êtres tentent de former une famille. Ceux qui semblent être les plus jeunes, physiquement, du « clan » vont même en cours et, comble de l'ironie, le patriarche est médecin. Aberration ? Beaucoup l'ont dit. Prétexte pour apporter un soupçon de frisson à la saga et faire rêver les midinettes ? On l'a également affirmé. Ce qui est indéniable, pourtant, c'est le succès que rencontre ces vampires d'un nouveau genre.

De Dracula



Illustration du vampire « typique » ; la chauve-souris, la cape rouge et noir, près de son château décoré de gargouilles sous la pleine lune.



Vlad Tepes dit Dracula



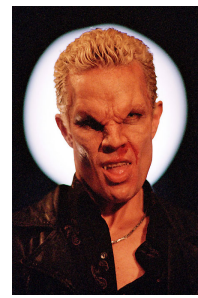
Dracula de Tod Browning



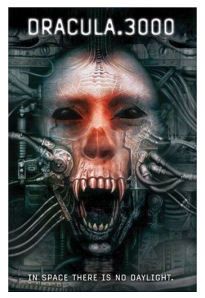
Dracula de Francis Ford Coppola



Dracula dit « Drake » dans Blade Trinity



Spike dans Buffy contre les vampires



Dracula 3000



La famille Cullen, les vampires de la saga Twilight



Aux vampires de Twilight

Autre personnage qui a longtemps été au cœur des mythes les plus divers, pourchassé puis ringardisé pour devenir, finalement, une star de notre époque, c'est le sorcier (ou la sorcière). A quoi pense-t-on lorsque celui-ci est évoqué ? Sans doute à Merlin l'Enchanteur puis aux Sorcières de Salem et enfin... à Harry Potter. Aujourd'hui, la magie fait clairement rêver mais ça n'a pas toujours été le cas. Pourtant, de tout temps, on parle de la sorcellerie. Il en est mention, bien avant l'apparition des premières religions monothéistes. S'opposent alors « magie blanche » et « magie noire » ou, plus clairement, « bonne magie » et « mauvaise magie », destinée, pour l'une, à faire le bien et l'autre, bien sûr, le mal. La sorcellerie désigne bien vite tout ce qui est considéré comme « surnaturel » sans appartenir à la religion officielle ou tout ce qui est relatif au mal dans ces mêmes religions. Il apparaît que dans les mythologies des premières sociétés humaines (société matriarcale), la femme avait un rôle important. La religion ancienne devenant le diable de la nouvelle, le christianisme associa souvent les femmes à des rôles maléfiques telles les Parques de la mythologie gréco-romaine ou encore Ève dans le mythe d'Adam et Ève, qui s'allie au serpent (agent du mal voire forme du Diable), pour plonger l'homme dans sa triste condition. Le sorcier est moins mal considéré. Il inspire également la méfiance puisqu'il a recours à des pratiques méconnues mais ce sont les (prétendues) sorcières qui seront finalement pourchassées, donnant lieu à de véritables massacres de masse. Dès le XII^e siècle, l'Eglise Catholique lance une « chasse » aux pratiques magiques en Europe. On estime qu'elle fera 50 000 victimes et qu'il se déroulera environ 100 000 procès. En 1692, vingt-cinq personnes seront exécutées à Salem Village, aux Etats Unis, et bien plus encore seront emprisonnées pour « sorcellerie ». Des humains chassant des humains par crainte, par méconnaissance ; c'est la peur de l'inconnu, de l'étranger. Ceux qui ont recours à ces pratiques sont considérés comme des « figures du désordre » qu'il faut détruire avant qu'ils n'en fassent de même. Était-ce vraiment leur but ? Ces personnes ont-elles jamais eu un but, d'ailleurs ? Aujourd'hui, l'expression de « chasse aux sorcières » fait référence au processus de victimisation ou de « diabolisation » d'individus pour des raisons, le plus souvent, troubles ou clairement injustifiées et, vengeance du destin, les sorciers et autres magiciens sont devenus les stars de la littérature jeunesse, du cinéma populaire (et donc de masse) et des jeux vidéos les plus divers, en particulier sur internet (autre média de masse, pour des jeux justement appelé « massivement multi-joueurs »). C'est J.K. Rowling qui ouvre clairement la marche avec son personnage de Harry Potter. Le petit orphelin à lunettes, frêle et sans défense, abandonné de tous et maltraité par sa famille adoptive devient, dans le premier tome de la série, un jeune sorcier. Un destin qui lui tombe dessus tout-à-coup alors qu'il pensait avoir été depuis longtemps abandonné par les Parques. Immédiatement, toute une génération se retrouve dans le petit garçon, ses camarades de classe et dévorent ses aventures jusqu'au septième et dernier tome ainsi qu'au cinéma. Harry grandit avec eux et devient culte. Des articles puis des livres complets s'interrogent sur le phénomène et tentent de le décrypter. Au final, Harry Potter semble être l'anti-héros qu'il fallait à toute une génération pour la faire vibrer et rêver. Car le sorcier n'est pas parfait ; c'est un petit garçon, il n'a plus de parents, il est décrit comme un gringalet à lunettes, élève moyen, sa tante et son oncle, qui l'ont recueilli, le maltraite et le considère comme un fou et il n'a pas le moindre ami. Autant dire que rien ne le prédestine à devenir le plus célèbre sorcier de tous les temps... En tout cas, c'est ce qu'il croyait avant de découvrir qu'il était le seul à avoir un jour survécu à un mage noir du nom de Voldemort, le plus terrible fléau que le monde de la magie ait jamais connu. Ce dernier est la figure du désordre au sein du récit et, pourtant, au point de départ, il est extrêmement semblable à son ennemi, Harry. Comme lui, avant d'entrer dans le monde de la magie, il est orphelin et son histoire est particulièrement dure. Seul au monde et livré à lui-même dans un orphelinat et un monde, plus globalement, qui ne le comprend pas et qu'il ne comprend pas davantage, il développe un grand ressentiment et une misanthropie qui ne le quitteront jamais. S'ajoute à cela son égo, qui se développe au moment où il arrive à l'école de magie de Poudlard ; se découvrant des pouvoirs de plus en plus grands et une vraie faculté à les contrôler, en plus d'un passé lié à l'une des « maisons » les plus tendancieuses de l'école, les Serpentards, il finit par devenir un mage noir puis le plus dangereux d'entre tous.

Finalement, Harry Potter et Voldemort sont-ils si différents l'un de l'autre ? Leur histoire aurait pu être complètement inversées. L'un a eu plus de chance que d'autres. Pourtant, Voldemort avait détruit le début de l'existence de Harry Potter, en le privant de ses parents et, donc, du monde

de la magie. Harry Potter aurait pu, alors, devenir, tôt ou tard, un mage noir ou, tout simplement, ne jamais découvrir le monde de la magie. Ce qui différencie Voldemort et Harry Potter est donc particulièrement ténu et c'est pourquoi, dans la plupart des tomes de la série, le jeune sorcier se posera la question ; « suis-je si différent de lui ? », « ne vais-je pas finir comme lui ? »

« *L'un ne peut vivre tant que l'autre survit* »

J.K. Rowling, Extrait de Harry Potter, Tome 5



Voldemort / Harry Potter interprétés par Ralph Fiennes / Daniel Radcliffe

J.K. Rowling parvient à dépoussiérer l'image du sorcier ; en alliant à son récit le monde des humains qui aurait laissé se développer le monde parallèle des sorciers sans même s'en rendre compte, elle parvient à faire du sorcier une figure que l'on envie. Il faut dire que leur univers est fascinant et, par ses descriptions et le fil de son histoire, l'auteur le rend tangible. C'est alors d'autant plus frustrant pour le lecteur qui sait pertinemment qu'il ne s'agit que d'un roman, ce qui crée une forme de fascination pour celui-ci. Elle conserve également les éléments indispensables à toute histoire de sorcier ; les sorts, qu'elle développe au possible (il y a un sort pour toute chose, du plus futile au plus pratique, en passant le plus terrifiant et dangereux) et garde même le fameux balais volant qu'elle rend « tendance » en le liant à un sport et des matchs palpitants. Mais J.K. Rowling parvient surtout à s'inscrire dans un développement de ses personnages que la génération qu'elle vise apprécie et apprécie de plus en plus. Au moment où elle rédige le premier tome de la saga, l'anti-héros n'est pas encore devenu absolument culte et il va le devenir en partie grâce à son Harry Potter.



Mage humaine dans le jeu World of Warcraft.

Dans les jeux vidéos en ligne, les « mages » ou « sorciers » sont des figures phares, indispensables. Armés d'une baguette ou, plus certainement, d'un long sceptre brillant, ils lancent des sorts puissants capables d'annihiler leurs ennemis à distance.

La figure du désordre n'a donc pas disparu. Elle s'est transformée, elle a évolué, elle a parfois radicalement changé mais elle reste bien là. Le désordre a toujours besoin de ces personnifications qui jouent sur nous un rôle de limite ténue entre lui et l'ordre car comme le disait Jacque-Henri Bernardin de Saint Pierre dans Paul et Virginie « on se fait une idée précise de l'ordre mais pas du désordre ». C'est sans doute pour cela qu'il est le désordre ; il n'a pas vraiment de limites, il n'est pas précis, il n'est, forcément, pas ordonné. C'est pourquoi il nous inquiète, nous effraie, nous fait parfois souffrir mais c'est aussi pour ces mêmes raisons qu'il nous attire tant ; il n'a pas de règles, pas d'interdiction. Ainsi, dans un combat où s'oppose le bien et le mal, le bien se doit toujours de gagner dans les représentations que l'on en a aujourd'hui, parce qu'il en est ainsi. Le « bon » gagne mais on a pu remarquer que le « méchant » n'était pas si clairement « mauvais » qu'on pouvait le croire et que le héros n'était plus aussi parfait, lui non plus. La figure du désordre est l'élément perturbateur de ces histoires mais on insiste davantage sur sa psychologie et on justifie ses actes. Et puis il y a ces anciennes figures qui, peu à peu, deviennent de plus en plus « sympathiques » ou « ambiguës ». En premier lieu, le vampire qui, aujourd'hui, n'est ni plus ni moins que le petit-ami idéal, puis le sorcier, meilleur ami de toute une génération. Ils fascinent, ils nous donnent envie, ils vivent dans un univers parallèle mais diaboliquement proche du notre, fait de vie éternelle, de magie, d'aventures... Ils sont, à l'inverse du quotidien, le rêve. Cela fait toujours d'eux des figures du désordre, qui nous éloignent de notre vie et de son ordre établi mais elles nous paraissent, finalement, bien plus agréables qu'avant ou deviennent nos héros. Peut-être est-ce là la preuve d'un désordre bien plus profond dans une société qui, de plus en plus, nous fait de moins en moins rêver ou espérer le meilleur.